

LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

Fondé en 1895 par Louise MICHEL et Sébastien FAURE

S.O.S. DANS LE GANG CAPITALISTE

Planche à billets = RADEAU DE LA MÉDUSE

Décomposition

L'APPLICATION du Plan Mayer commence assez mal. Résistance partout. Résistance des travailleurs, qui voient monter le coût des vivres avant de toucher les augmentations de salaires prévues par le Parlement. Résistance des paysans. Résistance des classes moyennes. Résistance des industriels. Il n'y a jamais eu tant de résistances en France, et les partis majoritaires peuvent mesurer leur popularité aux résultats des élections de Malakoff. Gaullistes et communistes ont totalisé presque 10.600 voix. Les abstentionnistes, 4.353. La troisième faiblesse, actuellement au pouvoir, 2.417.

Cette « élection-témoin » en dit long. Certainement, les commerçants, les intermédiaires, tous ceux qui, dans les professions libérales, sont menacés de l'emprunt obligatoire, se sont réfugiés dans le giron accueillant du parti communiste, devenu le défenseur jaloux des classes moyennes, de tous les exploités dont le nombre importe pour les élections.

Une autre partie a préféré voter pour de Gaulle. Gaullistes et communistes s'entendent à merveille, aujourd'hui, pour démolir la démocratie parlementaire. Ils ne vont pas jusqu'à s'envoyer des fleurs, se proposer des alliances et marcher ouvertement la main dans la main comme l'ont fait naguère, au Reichstag, les ouailles de Staline et celles de Hitler. Mais, de fait, la situation est la même.

Nous sommes en pleine décomposition. L'alliance des socialistes, du M.R.P. et des radicaux complète le tableau. On compose peu, on décompose bien plus. Le gaullisme, qui crie, critique et accuse ne ferait pas mieux que les disciples de Blum et de Schuman. Au contraire. Pris entre les exigences de ceux qui l'appuient, il n'oserait les attaquer.

On patauge dans la boue et dans pis encore. Incapacité de juger la hausse des prix, bien qu'on en ait proclamé la volonté à plusieurs reprises. Celui de la viande a baissé de dix à quinze francs au kilo à la production. En même temps, il a augmenté de trente à quarante francs chez le boucher. Les vigneron, y compris les coopératives de producteurs du Midi, entraînés par l'esprit de spéculation et de panique qui souffle partout, viennent d'augmenter de six francs le litre de vin. Cela mène à neuf francs chez le détaillant. Les producteurs de lait réclament, par l'intermédiaire de la C.G.A., vingt-cinq francs le litre au lieu de quinze. Et dans certains endroits le kilo de maïs se paye quatre-vingt francs.

La reconstruction demande une dépense de 4.000 milliards. On n'en a trouvé, jusqu'ici, que 450. L'emprunt forcé contre lequel se soulèvent les six dixièmes de la population, ne peut fournir que 150 milliards. Quand on voit que pour obtenir cette somme, relativement modeste, il faut recourir à tant de mesures compulsives, faire face à tant de protestations, vaincre tant d'opposition, enquêter, contre-enquêter sur les affaires d'un million et demi de commerçants, de trois millions de paysans, d'un million et demi d'industriels et d'artisans, on comprend le pécuniaire dans lequel nous nous trouvons.

Socialistes, émergistes, communistes et gaullistes s'allient aujourd'hui, se combattent demain, tous proposant des réformes plus merveilleuses les unes que les autres, tous s'obstinant à sauver un monde qui s'est démolé lui-même, et qu'il n'y a plus qu'à pousser dans la tombe.

Une partie des communistes joue peut-être le double jeu, et croit que ses leaders le jouent aussi. Ils le jouent, oui, contre leurs troupes. Sachant bien que toutes leurs activités n'ont d'autre but que servir l'impérialisme stalinien, en maintenant la propriété individuelle et l'exploitation de l'homme par l'homme, si cela permet, dans un pays comme la France, de conquérir le pouvoir et de s'y maintenir.

Il faut au monde une route nouvelle, et des buts nouveaux. Nous ne sortirons pas de ce chaos qui oppose les classes aux classes, les fait se rejeter les unes sur les autres le fardeau de la reconstruction et la charge des nouvelles difficultés économiques, qui a exacerbé les égoïsmes et les intérêts, augmenté les besoins et les revendications, qui oppose chaque jour davantage les hommes aux hommes.

(Suite page 2)

L'IMPÉRIALISME A L'ŒUVRE

Dix ans de guerre en Extrême-Orient

L'AGRESSION ouverte des armées japonaises en Chine, le 7 juillet 1937, succédait à une longue guerre larvée de ces deux puissances. Jusqu'en janvier 1940, les U.S.A. se bornèrent à des protestations platoniques. Ils ne firent rien de sérieux pour aider la Chine. Au contraire, candidats au contrôle économique et politique du pays, ils favorisèrent son affaiblissement intérieur. Malgré l'acte de neutralité qui obligeait Roosevelt à mettre l'embargo sur les transports de munitions destinées aux belligérants, l'Amérique aligna ses troupes aux côtés des Etats-Unis. Le Sénat, le président des Etats-Unis répondit que, s'il avait proclamé la neutralité, la Chine serait restée sans appui.

Les exportations américaines en Chine furent de 55.000.000 dollars pour l'année 1939, et les exportations américaines au Japon de 222.000.000 dollars pour la même année (chiffre plus que quadruple du précédent). Cela continua sur les mêmes bases en 1940. Les Etats-Unis vendirent au Japon d'immenses quantités de fer et de ferraille, de pétrole et d'autres fournitures de guerre à la Chine, ils envoyèrent surtout l'assurance de leur sympathie. La ne commencent à s'intéresser sérieusement à son sort que sous l'angle des événements résultant de la victoire allemande en Europe.

L'AXE BERLIN-TOKIO

Le Japon voyait dans la victoire de Hitler en 1940 un signe avant-coureur de l'effondrement impérial britannique. Mais qui hériterait de l'Indochine, de la Malaisie, et des autres colonies des vaincus ? Le Japon lui-même, ou l'Allemagne ?

La question chinoise passait au second plan; l'objectif essentiel était désormais pour le Japon de tenir les Etats-Unis à distance. Au besoin, on se passerait de leurs fournitures en recourant à celles des Indes néerlandaises, et des autorités hollandaises s'y refusèrent. On s'empare du territoire; cela entraînerait la guerre avec l'Angleterre, et peut-être avec les Etats-Unis. Mais le Japon pouvait appuyer sur un allié extérieur de première importance : l'axe Rome-Berlin-Moscou.

En septembre 1940 celui-ci devint l'axe Rome-Berlin-Moscou-Tokio. Par cet accord le Japon obtenait les avantages suivants : 1) Accord avec l'Allemagne qui déclarerait la guerre aux Etats-Unis en cas de guerre entre les Etats-Unis et le Japon ; 2) Pression allemande sur la France pour autoriser l'occupation japonaise en Indochine ; 3) Pacte de non-agression avec la Russie.

Tout cela fut rapidement réalisé : le 12 décembre 1940, Vichy autorisa l'occupation japonaise en Indochine. L'Amérique était pratiquement évincée du continent asiatique.

Le Président Roosevelt, dès ce jour, oublia qu'il avait lui-même inscrit l'« Amérique comme ennemi n° 1 des démocraties ». Roosevelt allait lutter sur deux fronts, et le front anti-japonais serait le front principal.

Sa correspondance avec Joseph G. L'ENNEMI PUBLIC NUMERO UN

(*) L'ambassadeur anglais objecta en vain que l'Angleterre avait assez d'un adversaire comme l'Allemagne, sur les bords de la Manche, et devait être aidée avant qu'on songeât à la Chine ou même à l'Inde.

L'anarchisme révolutionnaire

UN mouvement social ne progresse pas, ne se régénère pas, n'affirme pas sa marche vers l'avenir s'il n'a pas le courage de reconnaître ses faiblesses ou ses erreurs. On peut penser et dire que mieux vaut ne pas faire publiquement ce « mea culpa », parce que cela donne prise à la critique de l'adversaire. Mais quand ce l'on commente est connu de tous, cette prudence tactique est un erreur.

Certains de nos camarades nous reprochent de donner à Libération un contenu, une tournure, un esprit que les uns qualifient de marxistes, d'autres de syndicalistes.

tactiques précises pour que le peuple et la « nation française » remplacent au plus tôt le capitalisme par le socialisme. L'Etat par la Fédération, ce serait en révolutionnaire, hier, qui répudiaient la violence insurrectionnelle. Et Bakounine, prêchant et organisant le soulèvement des masses en même temps qu'il complétait les idées de Proudhon, œuvrait aussi comme un révolutionnaire.

A travers ses plus grands penseurs, l'anarchisme s'est toujours assigné la suppression de l'exploitation de l'homme par l'homme par l'élimination des classes et celle de tout appareil gouverne-

s'ils avaient voulu et su conjuguer leurs efforts, pour empêcher les réformistes et les politiciens de s'emparer de la C.G.T. Mais nous nous sommes repliés sur nous-mêmes. Au lieu d'aller à la conquête des consciences et des volontés, au lieu d'éduquer les masses par la large diffusion de la pensée et par l'action, nous avons végété dans nos groupes dont l'activité et les préoccupations étaient purement subjectives. Ou nous avons fait d'innombrables objets de problèmes — sexologie, néo-malthusianisme, éducation, etc. — secondaires au regard du problème fondamental qui était l'élimina-

LE FASCISME N'EST PLUS...



(Extrait de Freedom, organe anarchiste de Grande-Bretagne.)

VIVE LES DÉMOCRATIES!...

dicalistes. Nous sommes, au contraire, sûrs d'être dans la ligne du plus grand mouvement social, l'anarchisme révolutionnaire.

Et quand nous disons de l'anarchisme révolutionnaire, nous ne pensons pas seulement à l'aspect violent de la révolution. Nous savons que les insurrections armées, même faites ou orientées par les anarchistes, peuvent très bien ne pas conduire au triomphe de nos idées, si l'esprit, les sentiments, l'action des hommes ne concordent pas avec les principes et les buts dont ils se réclament.

L'anarchisme révolutionnaire n'est pas seulement cela. Essentiellement, il est celui qui tend de toutes ses forces et principalement, à instaurer, au plus tôt, un nouvel ordre de choses embrassant la société entière.

Proudhon s'efforçait d'établir des principes fondamentaux et d'élaborer des

mental et étatiste, par l'association des organismes de production ou de services publics.

Pour réaliser cette tâche, qui implique le bouleversement des relations humaines, une certaine préparation culturelle et morale est nécessaire.

L'anarchisme, qui a puisé dans l'ensemble des connaissances et est la conséquence sociale d'un vaste humanisme embrassant tous les aspects de la vie, a fait, de cette culture et de ces connaissances, une arme indispensable. Économie et psychologie, biologie et art, philosophie et religion, sciences physiques et sciences naturelles, éthique et psychisme, histoire et pédagogie, tout ce qui est en vie, agit et réagit dans la vie, a été pour lui un sujet d'études.

Mais au cours de notre histoire, un fait important est apparu. La révolution sociale que Proudhon proclamait imminente il y a un siècle, dont Bakounine et Kropotkine, comme Marx et Engels, ont aussi vu les signes annonciateurs à partir de reprises dans la seconde moitié du XIX^e siècle, ne s'est pas produite.

Ce fait fut pour une part la cause de la déviation, puis de la cristallisation parlementaire du marxisme. Dans le mouvement anarchiste de presque tous les pays, il donna lieu d'une part à l'éclatement de l'individualisme dont le terrorisme fut la manifestation la plus exagérée, et d'autre part à une stagnation dans une espèce de critique unilatérale ou d'intellectualisme qui devenait un fin en soi.

A l'enthousiasme ardent des hommes de la Première Internationale succéda un scepticisme plus ou moins conscient. La plupart des anarchistes, déçus, s'éloignèrent des masses. On pratiqua une politique de désespoir. On ne comprit pas que l'histoire ne suit jamais un cours rectiligne et que, malgré tous les déboires, seuls ceux qui ne se découragent jamais parviennent, un jour, à forcer le destin.

Nous camarades espagnols nous ont donné, à ce sujet, une leçon dont nous devrions méditer les fruits. En Espagne, depuis 1869, l'anarchisme n'a jamais cessé d'être révolutionnaire, d'avoir pour but la révolution, non le réformisme de réthorique ou synonyme philosophique de l'évolution, mais la révolution tout court. Le résultat de leurs efforts a donné lieu à un mouvement dont nous connaissons l'ampleur.

Nous aurions pu faire de même en France, si nous ne nous étions pas découragés trop vite. Nous aurions pu faire mieux, car le niveau culturel moyen de nos militants était supérieur. Si au lieu de nous réfugier dans l'individualisme, dans l'intellectualisme égoïste, dans le criisme unilatéral, nous avions continué à lutter au sein du peuple, pour la révolution, notre mouvement serait, aujourd'hui, autrement puissant.

Le recul et la déviation du mouvement syndical sont en grande partie notre faute. De 1910 à 1920, les anarchistes étaient assez nombreux et assez capables,

tion du capitalisme et de l'Etat, et l'instauration du socialisme libertaire, nous avons fait, dis-je, de ces problèmes secondaires les objets principaux.

Nous savons qu'il faut, le plus possible, éduquer les masses, et nous éduquer d'abord nous-mêmes. Nous savons l'importance de la question sexuelle, l'intérêt du relativisme ou des dernières découvertes de la composition et la structure de l'atome. Rien de cela ne nous laisse indifférents. Mais, pour ne pas sombrer dans un intellectualisme d'homme de lettres qui ne crée rien, qui ne laisse rien derrière eux, qui n'influe nullement sur l'évolution de la société, nous continuons, sans délaisser, dans la mesure où nous pouvons les capter, les connaissances universelles, à centrer notre pensée et nos efforts sur le but fondamental de l'anarchisme : la Révolution sociale.

Il faut ignorer les apports, les efforts de nos grands penseurs, de ceux qui ont eu une valeur réelle et ont fait œuvre durable, il faut dédaigner, dans l'œuvre d'une conception superficielle, pour découvrir une déviation lorsque nous analysons, pour la critiquer, la structure sociale.

(Suite page 2)

Le cancer militariste

LES statistiques officielles les plus récentes indiquent que l'armée française se compose de 660.656 hommes, dont 36.000 officiers.

Dans une période où l'on clame à tous les vents que les bras manquent à l'agriculture et au travail des industries, quand l'argent manque pour reconstruire les villes, les villages, les fermes, les ponts, les canaux, les routes détruites par la guerre, ce parasitisme et la fabrication d'armements pour le futur massacre nous coûtent DEUX CENT QUATRE-VINGTS MILLIARDS pour cette année.

De plus, on compte dans l'armée française un officier pour 19 soldats et sous-officiers. Nous dépassons presque le militarisme mexicain, où les colonels étaient plus nombreux que les sergents.

Et le militarisme français n'est qu'un aspect du militarisme mondial. Le budget de guerre que Truman a fait voter récemment atteint 11.250.000.000 de dollars, celui de la Russie 12 milliards 630.000.000. A 120 fr. le dollar, ces deux budgets donnent le total astronomique de 2.665,5 milliards de francs. En moins de deux ans, ils permettraient de reconstruire tout ce que la guerre a démolé en France.

Autre calcul : si nous prenons un salaire moyen de 180.000 francs par an, ces deux budgets réunis permettraient de nourrir 14.797.000 familles françaises, c'est-à-dire tous les habitants de France. Le seul budget français permettrait d'en nourrir 1.500.000.

Nous ne parlons pas du budget anglais, de celui de France, des budgets sud-américains, dont celui de l'Argentine a été si démesurément grossi par le colonel Peron.

Mais il est normal qu'un dictateur fasciste et militaire soit militariste. Il l'est moins que de telles dépenses aient

lieu après la guerre qui devait avoir pour résultat la destruction du militarisme, des budgets de guerre et des armées, la disparition de toute menace de guerre et marquer l'avènement d'une ère de paix universelle et définitive.

Capitalisme américain ou autre, dictature fasciste de Péron ou de Franco, impérialisme étatiste russe, tout se conjuguait contre la paix et la vie du monde. Et tout se conjuguait tant que les plus ne détruisaient pas ce régime où la lutte des capitalistes, où l'existence des Etats toujours hantés de conquêtes nouvelles, où la division de l'humanité en nations forcément hostiles ou en litiges politiques et économiques continus engendrent inévitablement le militarisme et la guerre.

Nous clamons ces vérités depuis longtemps. D'autres aussi les ont clamées : les socialistes et les communistes. Mais le parlementarisme et l'Etat, la collaboration des classes et les intérêts de parti leur ont fait renoncer à ces vérités essentielles et les ont transformés en collaborateurs des bouchers d'hier et de ceux de demain.

Nous continuons à en appeler aux hommes de conscience et de cœur, à ceux qui voient l'immense menace qui se dresse contre l'humanité, et le gaspillage insensé des forces et des richesses que représente la paix armée. Car ce n'est pas seulement l'argent dépensé que l'on perd. C'est aussi le travail des hommes en France, des 660.656 soldats, sous-officiers et officiers, et de tous ceux employés directement ou indirectement pour la guerre dans les usines, dans les arsenaux, transportant du matériel et des soldats, construisant des installations militaires, s'acharnant dans les laboratoires.

Il faut en finir avec cette société, où cette société en finira avec l'humanité. Il n'y a pas d'autre alternative.

La comédie parlementaire et l'action autonome ouvrière

IL faudrait envoyer à l'Assemblée nationale, par contingents successifs, tous les bons bougres d'électeurs pour leur permettre de se rendre compte personnellement de la nature du travail auquel se livre la quintessence de nos hommes politiques. On peut espérer qu'après quelques heures de spectacle, les supporters enthousiastes de Cachin ou de Duclos, de Lussy ou de Le Trocquer, de Bidault ou de Schuman, de Mitterrand ou de Coppiant auraient compris que les idoles se paient la tête de leurs adorateurs.

Après les scènes « historiques » de l'expulsion de Calais, nous avons eu un discours d'ouverture d'actualité, les discours enflammés du vieux traitre Cachin et les interventions mélodramatiques de Duclos, alors que les députés non communistes chantaient les « Bateliers de la Volga ». Le tout entrecoupé de nombreux coups de blanc que nos honorables s'envoyaient à la buvette.

Les comptes rendus romancés du lendemain faisaient croire aux lecteurs désemparés qu'une nouvelle bataille s'était déroulée entre champions de mots à maquisade, alors qu'une lamentable comédie, dont toutes les tirades et les tableaux étaient réglés d'avance, s'était

jouée, une fois de plus, pour la galerie.

Le Parlement représentait autrefois une assemblée où les députés de tous les secteurs des classes dirigeantes donnaient l'illusion à la population de participer à la vie de la nation par personnes interposées. Aujourd'hui, il n'est plus qu'une institution d'Etat qui, faute de pain, offre des numéros de cirque au peuple.

Mais les problèmes réels n'ont pas moins existé, et les institutions urgentes n'en sont pas moins nécessaires; des forces sociales s'affrontent effectivement. Et les problèmes ne sont pas posés au Parlement.

Mais l'impression que dégage l'Assemblée laisse supposer que la société française est en complète décomposition, que plus aucune classe ne dirige, que seule la structure sociale ancienne maintient encore, par la force de l'habitude, les groupes antagonistes dans un commun régime.

L'AMICALE DES AGENTS DOUBLES

Il n'est pas un orateur parlementaire, à quelque parti qu'il appartienne, qui ne soit, dans les buts véritables de l'organisation, la quelle il est soumis. Les gaullistes parlent de démocratie et œuvrent pour une dictature militaire, les socialistes magnifient le rôle de la France et n'espèrent qu'en Washington, les démocrates chrétiens se disent favorables au progrès social mais appellent de tous leurs vœux un corporatisme paternaliste, les communistes s'efforcent de vouloir défendre la démocratie et travaillent pour instaurer la loi de l'impérialisme russe, suivant l'exemple des nations balkaniques.

Cet universel verbiage n'est destiné qu'aux gogos. Que cache-t-il et que signifie-t-il ?

Les forces réelles ne sont pas au Parlement. Si le P.C. n'avait que ses 130 députés et son influence électorale, il n'y eût guère à attendre de l'exception l'aurait que des lois d'exception. Mais le P.C. c'est l'appareil de la C.G.T., ce sont des secteurs importants de l'industrie nationalisée contrôlée par ses hommes ; ce sont des services spéciaux prêts à se manifester dans tous les centres nerveux du pays, dans les ports, dans les chemins de fer, dans les P.T.T., dans les centrales électriques, dans l'armée, dans la police.

De même, à la S.F.I.O., au M.R.P., au R.P.F., ce ne sont pas les masses électorales qui règnent.

(Suite page 2)



BUCHENWALD ? NON, PROVINS !

Non, cette photo n'a pas été prise dans un camp d'extermination nazi. Ces garçons aux cheveux ras, au visage amaigri, sont des soldats français victimes de la répression militaire. Quel défilé ont-ils pu commettre pour subir ces punitions corporelles ? Et bien, ces jeunes émigrés se sont tout simplement permis de se libérer, pendant 24 heures, de l'atmosphère avilissante de la caserne. Ils n'avaient pas jugé utile de mettre leurs « supérieurs » au courant de leurs désirs ! Aussi ont-ils connu, dès leur retour, la consure et la prison.

Nous nous élevons avec force contre ces sanctions dégradantes pour ceux qui les infligent. C'est là un des aspects de ce gigantesque parasitisme social : l'Armée.

TÊTES DE PIPES

devant les lignes quand la société
attaquée elle était là, la cigarette !
Seriez-vous plus inhumain que vos
prédécesseurs ? Parce que nous le sa-
vons, nous ne sommes pas des hommes
condamnés. Sans jugement, comme
sans appel. Dans une guerre dont
nous serons victimes, sans même que
nous soyons obligés d'y aller.

Alors ! Excellence de l'importance
de l'Economie, de la Guerre ou des
Affaires Etrangères, on vous demande
un seul acte, laissez-nous notre petit
caporal.

Vous dites que vous manquez de
machines, de papiers, gommes et que
vous ne pouvez rien faire.

Eh bien, tant pis, nous vous le cri-
ons : Urgent, monsieur ! priorité même sur
la reconstruction. Vous avouerez que
vous ne pouvez rien faire sans le plus
grand besoin de POISON de les ministres
de MAISON. Que voulez-vous,
vous ne pouvez rien faire sans les
Français ne peuvent être en retard
sur les autres. Vous ne pouvez rien
faire sans le tabac, la liberté, l'humanité,
tabac, illusions, libération, humanité,
tout s'envole ! Il faut bien mourir
avec son temps !

Alors, entendez-vous ? Nos
cigarettes ! La pipe, n'est pas un ins-
trument pour nous. Nous n'en avons
pas besoin car, même sans elle, NOUS
AVONS LA LIBERTÉ LE PASSANT

Cette négation nie toute divinité créatrice, toute existence d'un esprit supérieur à soi-même et co-éternel à l'univers; c'est une hypothèse que nous laissons de côté.

Le seul moyen rationnel s'rait d'atteindre la vérité, conquête sur les bienfaits de laquelle il est inutile de s'étendre.

C'est d'examiner minutieusement la validité de cette hypothèse, et de se décider sur cette proposition que ce soit, l'entendement baser au crible ce que nous savons de l'existence d'une divinité. C'est là un sujet d'une importance capitale.

Il faut donc éviter trop d'attention. Parlant de là, nous entendons procéder brièvement et impartialement, à l'examen des points qui ont été soulevés, et nous nous proposons d'abord nécessaire de considérer la nature de la croyance en général, et ce qui la détermine légitimement.

Le premier point de position est offert à l'esprit au dernier perçoi globalement d'accord ou du désaccord des idées qui le composent. La perception de leur accord est appelée croyance. Mais dans la perception d'un accord, il y a une perception soit immédiate; l'esprit cherche à se frayer un chemin parmi ces obstacles afin que la perception soit obtenue; ou bien, l'acte d'acquiescement, l'entendement tendant à perfectionner l'état de perception, par lequel les rapports entre les idées qui composent une proposition sont reconnus et établis, et qui est en lui-même passif. Cette investigation confondue avec la perception a conduit beaucoup de gens à s'imaginer faussement que la perception est un acte d'acquiescement même; ils se représentent donc la croyance comme une acte de volonté; ils se figurent même qu'elle peut être arbitraire, et qu'elle est susceptible d'être erronée, que, pour autant qu'elle est erronée, elle est également incapable de mériter.

[illegible]

certains) dans la nature, un pouvoir généralisé qui est actualisé par certains instruments : nous ne pouvons pas démontrer qu'il est inhérent à ces instruments; et l'hypothèse contraire (que nous ne devons admettre qu'il y ait un pouvoir généralisé est provisoirement incompréhensible; mais suppose que le même effet de génération soit produit par un être intelligent, omnipotent, laisse la cause dans la même obscurité, et ne laisse que le rendre plus incompréhensible.

3° Le témoignage d'autrui. Pour être accepté par notre jugement, il est soumis à la contrainte à la raison. La production de témoignés que Dieu aurait convaincus d'une existence sensible, ne peut être admise par nous que si elle est probable. L'hypothèse contraire : à savoir que ces hommes ont été ou sont trompés, ou victimes d'une simple illusion. Ce n'est évidemment pas le cas, quel que soit le surplus, comment pourrions-nous ajouter foi à ceux qui non seulement déclarent qu'ils ont été témoins oculaires d'un miracle, mais aussi qu'ils ont vu, entendu, senti les effets d'un Dieu véritable, et qu'ils ont vu, entendu, senti l'absence d'un Dieu qui donne pour commandement qu'on le croie, qui propose les plus hautes récompenses pour la foi, et d'éternelles punitions pour l'incrédulité, et qui ordonne que des actions volontaires, et la croyance n'est pas un acte de volition; l'esprit qui croit, est, ou bien passif, ou bien involontairement actif. Si, cependant, on veut prouver l'existence d'un Dieu, nous avons montré précédemment que l'existence de Dieu ne pouvait être prouvée par la raison, et que, par conséquent, nous ne pouvons être convaincus de la présence

TÉ

le travailleur pouvait être maintenu dans l'esprit que lui aussi serait appelé à s'approprier une part de plus en plus large du butin. Mais ces conditions disparaissent. Les nations arrivées à leur tour de grands producteurs de cotonnades, de laines, de soies, de machines et d'objets de luxe, voient elles-mêmes disparaître les privilèges qu'elles ont même pris les devants et, sans parler du commerce lointain, où elles combattent leurs propres faiblesses, elles voient disparaître les privilèges d'incurrence sur leurs propres marchés. En peu d'années, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, les Etats-Unis, le Japon, sont devenus des pays de grande industrie. Le Mexique, les Indes, voire même la Serbie, embolent. Les nations qui ont été vaincues, mais qui commencent à imiter le japonais en fabriquant aussi pour le marché universel ?

Il en résulte que les crises industrielles, dont la fréquence et la durée

compris, et traillillés, ils n'enviageront d'autre que la défense des intérêts capitalistes par tous les moyens même la guerre.

LE DERNAIN. ne sera plus seulement la boue des tranchées, les charges à la baïonnette, les bombes, les gaz asphyxiants, les camps de la mort lente, les défilés, les défilés, les exécutions sommaires, les tortures de toutes sortes, la faim et l'épouvante, mais encore l'anéantissement des villages, la destruction des usines, les bombardements atomiques mille fois plus puissants que celle d'Hiroshima et de Nagasaki, la mort certaine pour des millions d'hommes, de femmes et d'enfants, la destruction de la civilisation et peut être la désagréation de la planète toute entière.

PERMETTEZ-VOUS que des politiciens se soucient de la destinée de l'Etat ou privé, vous entraînent vers de telles perspectives ?

NON. Et comprenant que seule l'action collective peut assurer la paix, vous rejoindrez la Fédération Anarchiste qui se batte pour l'avènement d'une société fraternelle de paix et d'humanité.

Les Groupes Anarchistes d'Angers et Trélazé

★

La croyance, disons-nous est toute passive; et son intensité, comme celle de toute autre passion, est en proportion directe du degré de stimulation cérébrale qu'elle occasionne.

Normalement ces degrés sont au nombre de trois.

Les impressions des sens mutuellement vérifiées, sont la source de toute connaissance pour l'esprit. Par conséquent leur témoignage réclame l'assentiment le plus fort.

La décision autonome de l'esprit, fondée sur notre propre expérience et dérivée de ses sources, réclame le degré suivant.

L'expérience des autres, soumise à la décision autonome, occupe le plus bas degré.

(Une échelle graduée, sur laquelle se raient portés les degrés de certitude de diverses propositions, qu'il s'agit de reconnaître d'abord, et d'après lesquelles on se rapproche davantage de l'épreuve directe des sens, serait donc le baromètre exact de la créance qui doit être attachée à chacune d'elles).

Au total, aucun témoignage ne peut être admis, qui soit contraire à la raison — la raison étant synthétiquement fondée sur le témoignage de nos sens.

D'autre part, toute a preuve a droit

préhensible; il est plus facile de supposer que l'univers existe tout d'éternité, plutôt que d'expliquer comment il est sorti de rien. L'un des deux conceptions est le créateur; si l'exprime n'est pas capable de supporter la charge de la première de ces deux conceptions, en quoi serait-il soulagé par la seconde, que ne faille qu'enlever le fardeau déjà inutile, variable ?

Un argument paraît, qui est fondé sur la connaissance interne que l'homme a de sa propre existence, se présente comme la solution. L'homme se connaît, mais il n'existe pas auparavant; que par conséquent il doit avoir une cause. A cela, il réponds que notre idée de la cause n'est dérivée que de la conjunction constante de objets et du passage conséquent d'un à l'autre; si nous raisonnons expérimentalement, nous ne pouvons que constater, à partir de faits donnés, que de causes causes adéquates à ces effets. Or, il y a

Ceux qui s'en vont

Nous apprêtons avec regret le départ de notre vieux compagnon, Alcaïd, qui a été pendant de longues années (au Rhône), et dont toute la vie avait été une course-fuite lillipé pour notre cause.

Résumons-nous. L'appareil clairement
qu'est le christianisme, dérivé de l'un
des trois sources fondamentales de la con-
viction, l'Esprit ne peut pas croire à
l'existence d'un Dieu créateur; il est éga-
lement évident que la croyance en
est une justification de l'Esprit, aucun degré
de culpabilité n'est attaché à l'incrédulité;
croissance; et que ceux-là seuls sont con-
pables qui s'abstiennent d'écarter de
l'Esprit. L'Esprit ne peut pas croire à
perçoit la un s'abstient quelconque de discus-
sion rationnelle. Tout esprit réfléchi doit
reconnaître qu'il n'y a aucune preuve de
l'existence de Dieu.

La notion de Dieu est une pure hypo-
thèse, comme telle, réclame une
preuve; et la charge de la preuve in-
combe inévitablement aux théistes. Ne
toul a dit à je ne construis pas sur des
thèses; car tout ce qui n'est pas déduit
des phénomènes est hypothèse. Or, l'hypothèse, qu'elle soit métaphysique, ou
physique, qu'elle soit rapportée à un
quelque chose ou à rien, n'est pas na-
turelle, n'a pas sa place en philoso-
phie *n*. A toutes les preuves de l'exis-

vont en augmentant, sont passées dans maintes industries à l'état chronique. De même, la guerre pour les marchés en Orient et en Afrique est depuis plusieurs années à l'ordre du jour : voilà vingt-cinq années déjà que l'épée de la guerre européenne

Est suspendue sur les Etats européens.
Et si cette guerre n'a pas encore éclaté, c'est surtout, peut-être, parce que la grosse finance trouve avantageux que les Etats s'endettent tout un jour de plus en plus. Mais le jour où la haute banque trouvera son compte à ce que la guerre éclate, les troupeaux humains seront lancés contre d'autres troupeaux et s'entre-tueront pour arranger les affaires des maîtres financiers de l'univers.

Tout s'enchaine, tout se tient dans le système économique actuel, et tout concourt à rendre inévitable la chute du système industriel et marchand, sous lequel nous vivons. Sa durée n'est plus qu'une question de temps, et l'on voit clairement des nuages noirs et non plus par siècles. Une affaire de temps — et d'énergie d'attaque de notre part. Les pareaux ne font pas l'histoire : ils la subissent.

Pierre KROPOTKINE.

L'anarchie révolutionnaire

(Suite de la page 108)

La com et l'action

(Suite de la page 1)

Ce qui compte, c'est la composition sociale des appareils politiques, des bailleurs de fonds, des soutiens intérieurs et extérieurs.

Mais ces partis, tous ces partis ne peuvent rien parce qu'ils ne veulent rien. Tous tentent d'utiliser une situation dont ils ne sont pas maîtres, pour faire triompher leurs intérêts, et d'employer les remèdes sociaux pour s'emparer du pouvoir. Mais aucun d'eux ne s'attaque véritablement aux racines du mal social.

Par exemple, la course pour l'obtention de la clientèle des boutiquiers interdit aux partis de connaître exactement, d'exposer clairement, de résoudre franchement le problème du commerce.

Et le même phénomène se produit vis-à-vis de la classe ouvrière des professions libérales, des techniciens, des fonctionnaires, des in-

édie parle

l'autonomie

l'époque, à la mensuétude des gouvernants, à leur chantage sur les partis, mais leur rôle véritable ne peut plus se justifier. On peut même dire que la prolifération des fonctions inutiles ne durera que le temps de dévorer ce qui subsiste des richesses dans les classes moyennes, autrefois socialement utiles. L'intermédiaire tiendra le petit industriel; le forain mangera l'artisan.

Toute irruption d'un concurrent étranger sérieux jettera bas le tuteur-échafaudage des classes moyennes, construit à l'époque de l'expansion capitaliste.

La paysannerie, elle aussi, malgré son opulence criarde, marche à l'rutine, sans outillage, sans machines, sans même la conception de ce qu'elle devrait être ses méthodes de production pour tenir le coup face aux vastes fermes industrialisées des Etats-Unis ou du Canada, face aux entreprises agricoles, sijses

mentaire e ourrière

Aucune de ces questions angoissantes ne peut être expliquée par la composition de l'Assemblée nationale, ni par ses discussions. Mais ces questions sont essentielles, pour le mouvement ouvrier, pour les courants socialistes, pour les combattants d'une société nouvelle libre, sans classe.

L'impuissance des classes sociales anciennes, leur décadence progressive et inéluctable, avec, comme corollaire, le renforcement, le gonflement d'un Etat à statut ancien mais à prérogatives et à tâches nouvelles, conduit les candidats au pouvoir à d'habiles manœuvres.

Il ne s'agit pas de guider les masses désorientées vers une société nouvelle, garantissant la liberté, le bien-être et l'égalité pour tous, mais d'utiliser les courants aveugles vers des solutions favorables aux forces impérialistes, perpétuant par de nouvelles méthodes l'exploitation de l'homme par l'homme.

tence d'un... « Dieu créateur », on n'a jamais appliqué d'autre règle à la philosophie que celle de la logique. On a voulu que la vérité de corps possédant toute une variété de pouvoirs; nous connaissons simplement les effets qu'ils comportent; nous sommes dans l'ignorance complète de ce qu'ils ont leur leur. On a donc, à leurs côtés, ses premiers. Newton réduit la réalité à ce qu'il connaissait aux phénomènes des choses, mais l'orgueil de la Philosophie est resté lorsqu'il s'agit pour lui d'admettre l'existence de Dieu. Ainsi, les phénomènes, qui sont les objets de nos sens, nous essayons de remonter à une cause, que nous appelons Dieu et que nous regardons comme la cause de tout ce qui contrarie. Pour cette hypothèse, toutes fins, nous inventons ce nom générique de « Dieu », afin de cacher notre ignorance des essences et des causes. On a donc, à nos côtés, les philosophes, qui, sous ces conditions philosophiques prescrites par Newton; elle étale sur toute chose le mystère d'un voile tissé par le préjugé philosophique, et qui est utilisé pour cacher, derrière elle, les vérités que nous ignorons des philosophes. Ceux-ci se contentent de l'anthropomorphisme du fait, à faire la fibre dont cette étoffe est faite. Bien des mots vides de sens ont été employés par les scolastiques pour exprimer les choses, les qualités occultes, des perpétuitions jusqu'à l'effluvia de Boyle et les crinites ou nébuleuses d'Herschel. Dieu est représenté comme un être éternel, incompréhensible, qui agit par ses prédictions négatives que la logique de l'ignorance peut fabriquer. Mais les adorateurs de Dieu admettent qu'il est impossible de s'en former une idée positive; ils s'écartent avec le poète lara

tuelle de la société, la politique des partis, l'ensemble et la direction des faits économiques. Lisez Proudhon : il n'a fait que cela, au jour le jour, et c'est par cette analyse quotidienne, par cette dissection des événements vécus beau-

coup plus que par ses méditations philosophiques transcendentes qu'il a donné à ses idées des bases inchangeables.

Bakounine, Kropotkine, Reclus, Mellanby, Goré, Rucker ont fait de même. Leur immense culture scientifique et philosophique a été mise au service de la philosophie et, parce que nous sommes révolutionnaires, la sociologie est, avant tout, ce qui nous intéresse.

Nous savons qu'elle implique des conclusions. Mais nous ne voulons pas que les moyens nous fassent oublier le but. Il est indispensable de combattre la religion, il est bon de suivre le mouvement esthète, il est utile d'être philosophes. Mais c'est commun à tous les hommes de toutes les tendances, et ce n'est pas nécessaire d'être anarchiste pour s'y intéresser.

Il est commun à tous, pourrons organiser la société libertaire, et de nous préparer pour être capables de mener bien cette tâche immense. Il est bon d'organiser nos forces et notre activité pour y parvenir.

Ceux qui vivent dans leur tour d'ivoire ne peuvent pas eux aussi avoir le sentiment de l'espèce, le sentiment que ceux qui n'ont pas la vitalité qui pousse à l'action ne nous comprennent pas. Il est le droit, s'ils le veulent, de s'appro-

LES VRAIS ÉLÉMENTS

Comme nous n'avons aucune raison de ne point essayer de voter, ni aucun motif de cacher ce qui est, voyons où en est l'exact situation de la société dans laquelle nous vivons.

Le capitalisme traditionnel s'est meurtri, incapable de se réadapter aux dures conditions de la concurrence internationale, inclinant de plus en plus à négocier ses droits de propriété pour obtenir une rente que lui garantit l'Etat bourgeois. Il est la victime d'une contrefaçon du capitalisme, le capitalisme financier, lequel n'est pas tenu par les règles du marché intérieur et, au contraire, s'en sert pour accumuler les bénéfices.

Le capitalisme traditionnel n'est plus le maître absolu de l'économie nationale, perdant de la coudée face à la concurrence étrangère. De larges portions de l'économie sont nationalisées : « l'intérêt général », qu'expriment contradictoirement les bénéficiaires anciens, les banques et les « nouveaux maîtres » du pouvoir d'Etat, le font

Ces catégories sociales, d'essence capitaliste, se peuvent évidemment choisir la politique sociale qui leur permettrait de se transformer. Leurs intérêts privés s'opposent à leurs intérêts collectifs. Les appétits individuels empêchent l'application des mesures de sauvegardes de leur classe.

■

LA CLASSE MONTANTE

Mais un nouveau phénomène indique l'évolution inconsciente, aveugle, de la mise sociale. C'est l'augmentation de l'autorité de l'Etat sur un nombre sans cesse croissant de domaines économiques. C'est la multiplication des fonctions matraises et enfin le rôle déterminant que jouent les techniciens et les spécialistes dans l'organisation, la direction et la gestion de toutes les affaires publiques.

Ce phénomène n'est décelable dans les partis, matraises apparentes de l'Etat et de la nation, que par l'augmentation quantitative des fonctionnaires et des bureaucrates au sein même des partis, au détriment des militants véritablement, c'est-à-dire des participants bénévoles.

LE PARTI DU TRAVAIL

Pourtant, dans l'époque présente au moment où l'ancien régime se décompose, où le capitalisme s'avère définitivement incapable de se survenir en se transformant et où les conditions requises pour un changement total de la structure sociale sont réunies, la classe ouvrière, c'est-à-dire l'ensemble de producteurs, demeure l'élément es sentiel qui, par son effort, pourrait imposer les changements révolutionnaires indispensables.

L'heure a sonné pour cette classe ouvrière. Tous les éléments positifs de la situation lui sont favorables. Mais son inconscience, son absence d'autonomie dans sa conduite et ses actes, lui interdiront d'y jouer son rôle.

Il faut donc, par des initiatives, éveiller sa conscience, renforcer ses organismes propres, l'entraîner à la lutte, l'habituer à juger et à se souvenir en tenant compte de ses seuls intérêts, maintenir sa cohésion par des combats qui lui sont exclusifs, refuser l'alliance avec les couches sociales caduques, s'émanciper de la production et de la distribution, faire surgir, en un mot, une poignée autonome de

Pour dire ce qu'il est, il faut être lui-même.

DECOMPOSITION

(Suite de la page 1)

Il faut reconstruire ce que la guerre détruit et surtout construire une société nouvelle, sans quoi d'autres guerres d'ampleur bien davantage, et il ne restera plus sur la terre que cadavres et ruines.

Mais ne construiront vraiment qu'ils ceux qui auront le courage et l'honnêteté de dire la vérité, ceux qui ne la déguiseront pas par intérêts de parti, par combinaisons politiques, par ambition de pouvoir. Ceux qui ne feront pas risquer à leurs ennemis d'être les vaincus, les vaincus par la suite. Ceux qui clameront aux hommes, à tous les hommes qu'en dehors de la socialisation intégrale et de la liberté assurée par le fédéralisme, par la coopération directe des organisations de production, de circulation, de distribution et de consommation, il n'y a qu'exploitation et esclavage, et qu'en dehors de l'entente des peuples débarrassés des frontières, il n'y a que massacres et enlèvements.

n'est pas le nôtre. Tout en nous cultivant comme eux, en faisant du problème moral non seulement un passe-temps de dilettantes, mais une norme de notre vie — comme ce le fut supérieurement pour Kropotkine, Malatesta ou Durruti —

nous refoisons dans le sens historique v
 ritable de nos idées, et du mouve
 ment dont nous sommes les continuateurs. Avec
 les apports, les compléments, les pré
 scriptions que réclame notre époque, nous
 sommes et continuerons d'être ce que fu
 ront nos meilleurs devanciers : des an
 tichristes révolutionnaires.

Robert LEFRANC.

apparaître comme un obstacle sérieux, certes, mais non insurmontable, pour une réforme complète de l'économie concurrentielle d'aujourd'hui, condamnée par le fait, destinée à mourir par épuisement.

Les classes moyennes, malgré leurs signes extérieurs de richesse, sont en voie de disparition, vaincues par la technique, dépassées par l'organisation étatique des services publics. Leur apparente prospérité se dolt à leur adaptation aux circonstances particulières d'

Le processus se décline également par l'importance croissante des plans, par la mode des projets d'ensemble, dont l'application suppose une armée nombreuse de techniciens et de spécialistes, de cerveaux et de pièces de transmission, pour arriver à utiliser matières premières et main-d'œuvre, éléments matériels et éléments humains considérés également comme irremplaçables mais précieux.

classe ouvrière, menée et conduite par ses organisations naturelles tel est le devoir des révolutionnaires.

C'est, pensons-nous, la tâche que mène la Fédération Anarchiste.

C'est la tâche que doivent mener tous les révolutionnaires et socialistes véritables.

Pour ce travail, la comédie parlementaire ne peut avoir qu'un rôle : celui de repousser.

S. PARANE.

POUR LA PROPAGANDE

Les Anarchistes et le Problème social
La société communiste libertaire
La brochure 15 fr. Franco 19 fr.

Les Anarchistes et l'activité syndicale
La brochure 15 fr. Franco 19 fr.

■

Franco par 25 brochures : 290
par 50 : 560

AVIS

Nous invitons nos correspondants
à adresser désormais tout courrier
« Libertaire » n° 145, quai de Valmy
Paris (10^e).

100

1

OLDENBURG, DECEMBER 17, 1860

My dear friend,

I have received your letter of the 14th inst.

and am glad to hear from you. I am well and hope
this finds you the same. I have been thinking much
of late about the future of our country and the
role which we as individuals should play in it.
I feel that we are living in a time of great
transition and that we must all do our best to
bring about the best possible result.

I am, my friend, very truly,
Your devoted servant,
J. M. Smith

This image shows a blank, aged, cream-colored page, likely an endpaper or flyleaf of a book. The paper has a slightly textured appearance with some minor discoloration and a small dark spot near the center. A dark, textured strip is visible along the bottom edge, possibly indicating the binding or the edge of the book block.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

CHICAGO, ILL.

1960

This image shows a blank, aged, cream-colored page, likely an endpaper or flyleaf of a book. The paper has a slightly textured appearance with some faint smudges and a dark, textured binding edge along the bottom. There is no text or other markings on the page.

